

# La ville invisible des habitants

L'habiter dans la recherche urbaine française des années 1960-70.

Eric LE BRETON

## Introduction

L'exploration de *l'habiter*, et en particulier de *l'habiter* populaire, est au cœur de la recherche urbaine dans les années 1960-1970. L'émergence de ce domaine s'inscrit dans la critique des discours urbains dominants à ce moment.

Un premier discours est celui des architectes et urbanistes qui modèlent alors profondément les villes à travers la reconfiguration des centres et l'édification des grands ensembles et des villes nouvelles. Leur conviction est que la ville est un ensemble d'espaces, de fonctions et de « besoins » qui peuvent être manipulés analytiquement et pratiquement, dans le travail de construction et d'aménagement, avant d'être livrés à leurs habitants. Un second discours dominant est celui du marxisme qui appréhende la ville en termes de conflits et de contradictions entre intérêts antagoniques, et comme étant le produit et l'amplificateur de logiques de maximisation des profits économiques. Au même moment, la constellation des chercheurs gravitant autour du *Centre d'études, de recherches et de formations institutionnelles*, poursuivant les théories disciplinaires de Michel Foucault, entend montrer qu'à travers la production d'espaces rationnels, c'est le projet d'un Etat sécuritaire qui s'impose. La rationalité des agencements architecturaux et urbanistiques des trente glorieuses tels qu'ils apparaissent exemplairement dans les grands ensembles, a pour objet de mettre en discipline l'espace urbain, de prescrire et de maîtriser les comportements des citoyens.

Ces trois problématiques urbaines, ici esquissées, participent d'une même matrice dans laquelle la ville est structurée par des dominations politiques et économiques, culturelles et sociales, traversée par des « forces » s'exerçant verticalement depuis les milieux du pouvoir (Etat et groupes financiers) jusqu'aux habitants et en particulier les plus modestes d'entre eux. Ces derniers vivraient en effet des contraintes maximales sur le plan économique où ils sont exploités, sur le plan politique où ils sont tenus à l'écart des vrais débats sur la ville, sur le plan social et culturel également, les milieux populaires étant obligés d'aller peupler les espaces sans âme de la ville moderne.

Plusieurs sociologues vont critiquer cette problématique d'une ville des dominations. Ils vont conduire des travaux contribuant au déploiement d'une problématique de *l'habiter*. Il s'agit pour eux de redécouvrir la liberté du sujet et ses espaces concrets de liberté, à l'encontre de ceux qui proclament leur disparition dans les filets des pouvoirs économique et disciplinaire. L'intention est aussi de montrer que la ville *est* dans les usages et dans les appropriations, contre l'urbanisme qui prétend faire la ville à la place de l'autre et pour l'autre, qui considère que l'espace est dissociable de l'habitant. Ces sociologues souhaitent enfin établir combien les villes existent toujours à travers leurs citoyens, contre ceux, alors nombreux, qui proclament la fin des villes au profit de l'urbain. Ainsi Pierre Sansot dit son incompréhension : « les ouvrages des sociologues m'offraient une ville méconnaissable. Du reste, ils évitaient le mot « ville » et évoquaient l'urbain, la « pâte urbaine » comme disait Castells, et moi je me disais, déçu : mais de quoi parlent-ils ? De la guerre froide ? Du marxisme ? De la division internationale du travail ? Mais la ville, cette ville émouvante dans laquelle je plongeais avec ravissement, où était-elle ? <sup>1</sup> »

Leurs explorations partagent d'autres traits. Ils optent tous pour un décryptage minutieux des usages les plus quotidiens des espaces en termes de pratiques mais aussi de perceptions et de sensations, d'émotions et de représentations. C'est en enquêtant auprès des classes populaires que les sociologues de *l'habiter* observent que, nonobstant les caractéristiques des lieux où elles doivent vivre, ces populations créent des espaces de liberté et d'autonomie. Ces chercheurs urbains ne réfutent pas l'existence de divers mécanismes de pression et de domination. Mais ils mettent en évidence que les habitants ne cessent d'échapper aux dispositifs qui croient les contenir.

## 1. Eléments du système conceptuel d'une problématique de l'habiter

En faisant référence au marxisme ou aux travaux du Cerfi, nous désignons des ensembles de recherches et des collectifs de

<sup>1</sup> Paquot T., « Entretien avec Pierre Sansot », *Urbanisme*, n°290, 1996, p. 6-12, p. 8

personnes relativement cohérents et identifiables dans la recherche urbaine des trente glorieuses. Chacun de ces collectifs opérait au sein d'un programme théorique ayant une consistance interne et une visibilité publique. Rien de tel pour ceux que nous rassemblons sous l'intitulé de *sociologues de l'habiter*. Paul-Henry Chombart de Lauwe, Pierre Sansot, Jean-François Augoyard, Pierre Mayol, Jacqueline Palmade, Françoise Lugassy et Françoise Couchard, contemporains les uns des autres, n'ont jamais intégré une même équipe. S'ils sont inscrits dans les perspectives de la sociologie, leurs cadres théoriques sont différents : pour l'un, la poétique comme branche de la philosophie chargée de l'interprétation des œuvres ; pour les autres, la linguistique, l'ethnographie et la psychosociologie. Tous convergent pourtant vers un même programme de recherche, cette problématique de *l'habiter* que nous délimitons autour de quelques notions saillantes. Leur statut est malaisé à définir car, dès lors qu'il s'agit bien d'une problématique et non d'une théorie de *l'habiter*, ces notions ne font nulle part l'objet de définitions stables et partagées, autrement que par leur mise en œuvre dans le cadre des travaux.

La première notion est celle d'expérience urbaine. Elle indique que l'objet poursuivi porte au niveau des relations qui s'établissent entre les lieux et les hommes, que c'est à ce niveau relationnel que peuvent être saisies les réalités urbaines. L'approche de la ville en terme d'expérience urbaine amène les sociologues à être attentifs à toutes les dimensions de la relation : les pratiques et les discours, les représentations, les émotions et les perceptions (la vue, l'odorat, le toucher, l'ouïe, le goût). Ainsi, pour distinguer le bistro, le café et le drugstore, Pierre Sansot mobilise tous ces registres à la fois : leurs localisations typiques dans la ville (la petite rue, la place, l'avenue), leurs architectures tout comme leurs agencements intérieurs et, simultanément, l'étude des populations qui les fréquentent, les rapports sociaux qui s'y nouent, leurs ambiances et ce que leurs clientèles respectives éprouvent en ces lieux, leurs dispositions mentales : « l'homme du bistro a des soucis, celui du café des problèmes, celui du drugstore se heurte à une situation névrotique.<sup>2</sup> »

La seconde notion est celle d'appropriation : faire que l'espace devienne sien, ou même devienne soi. Pour Jean-François Augoyard, l'appropriation est un « syncrétisme entre soi-même, l'espace et autrui.<sup>3</sup> » La notion recouvre les opérations, pour une part inconscientes ou au moins involontaires, amenant l'individu à doter les espaces de caractéristiques subjectives. C'est faire en sorte qu'un lieu ne soit plus perçu dans un registre

rationnel, comme par exemple « la rue principale de la ville » mais à travers des catégorisations intimes, comme « l'endroit où j'ai vécu une rencontre importante ». L'appropriation est le processus de transformation d'un lieu peu à peu revêtu d'attributs qui sont autant d'éléments de définition de soi.

L'espace personnel – troisième notion – est le résultat du processus d'appropriation. L'espace personnel est constitué des territoires qu'un individu a définis comme siens. Il ne relève pas nécessairement de la continuité géographique. La ville de l'enfance ou la maison de vacances peut être un pilier de l'espace personnel alors que c'est un lieu éloigné et peu fréquenté. Ce n'est pas davantage un rapport de fonctionnalité qui le détermine. Un individu peut passer un temps important sur son lieu de travail et ne lui accorder qu'une importance minimale. La notion d'espace personnel est importante dans la problématique de *l'habiter* car elle permet de contrer les urbanistes dans leurs prétentions à dire et à prescrire aux habitants leurs espaces. Plus globalement, cette notion vise à critiquer l'idée selon laquelle l'espace peut être dit *a priori*. Pour les sociologues de *l'habiter*, l'espace réel est « dit » après usage et par ses usagers – non pas « avant », au moment du projet urbain, par des individus qui n'entretiennent avec lui qu'un rapport abstrait.

Quatrième articulation de la problématique de *l'habiter*, la notion de vie quotidienne. « Prenez un espace urbain, nous dit Jean-François Augoyard. Que se passe-t-il dans les menues quotidiennetés de ceux qui habitent cet ensemble, ce lotissement, ce quartier ? Rien. Ou presque rien.<sup>4</sup> » Rien du point de vue des concepteurs et des gestionnaires des espaces car les « menues quotidiennetés » leur paraissent sans portée, dénuées d'enjeu. Rien non plus pour les chercheurs focalisés sur les objets déjà constitués de leurs savoirs. Mais pour les habitants, c'est dans ces « menues quotidiennetés » que se construisent le rapport aux espaces de vie, l'élaboration de l'espace personnel, la nature de l'expérience urbaine. Pour Sansot, Augoyard et Mayol comme pour Henri Lefebvre<sup>5</sup>, la vie quotidienne est ce qui reste quand on a retranché de la vie de l'individu les activités spécialisées : le travail et les déplacements, la famille et les loisirs. La sociologie de *l'habiter* explore ces moments interstitiels difficiles à appréhender car allant de soi, insaisissables et qui, pourtant, donnent à la vie du temps présent sa consistance.

Le dernier élément a un statut méthodologique et théorique. La sociologie de *l'habiter* accorde une grande attention aux cheminements, aux déplacements et de manière plus globale à

<sup>2</sup> Sansot P., Poétique de la ville, Payot, 2004, p. 24

<sup>3</sup> Augoyard J.-F., Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain, Paris, Le Seuil, 1979, p. 75

<sup>4</sup> Augoyard, op. cit., p. 26

<sup>5</sup> Lefebvre H., Critique de la vie quotidienne. Tome III : de la modernité au modernisme, Paris, L'Arche, 1981.

l'ordre de la mobilité, de la fluidité. Cette attention est au cœur du travail de Pierre Mayol quand il montre combien l'espace du quartier se tisse dans les déplacements routiniers des habitants, dans leurs micro-mobilités entre le domicile et le boucher, le domicile et l'épicerie, l'épicerie et le parc, répétées des centaines de fois. Sansot consacre l'essentiel de ses explorations aux déambulations sur l'espace public et décrit le déplacement comme une forme centrale des processus d'appropriation. C'est aussi par l'étude du cheminement que Jean-François Augoyard contribue à la problématique de *l'habiter*. L'étude des fluidités a une portée méthodologique, les chercheurs considérant qu'elles constituent un bon vecteur d'approche des expériences urbaines, que c'est à partir de leur étude que le « bricolage » des vies quotidiennes devient visible.

Cette attention aux mobilités a également une visée théorique. Les sociologues de *l'habiter* réagissent aux discours sur l'enfermement des citadins dans des espaces qui les contraindraient à telles pratiques et tels comportements. La notion d'équipement est au cœur de ce débat. Le terme d'équipement collectif désigne un dispositif spatialisé de service à une population : équipements scolaires, commerciaux, sportifs, de transports... Mais, bien au-delà de cette acception courante, la sociologie urbaine des trente glorieuses s'est inquiétée de savoir si les équipements n'avaient pas pour objectif caché la normalisation des habitants. En insistant sur les fluidités, les sociologues de *l'habiter* montrent que les équipements sont perméables, inopérants et que les habitants conservent une liberté incoercible. Dans la cité de l'Arlequin étudiée par Jean-François Augoyard, les déplacements sont a priori ensermés dans un quadrillage rationnel. Mais les habitants ne passent pas là où ils sont supposés devoir le faire, ils inventent des raccourcis, des trajets imprévus par les aménageurs. La ville échappe sans cesse à ses concepteurs ; le citadin échappe sans cesse aux dispositifs contraignants.

Voyons maintenant comment quelques chercheurs ont contribué à l'émergence d'une problématique de *l'habiter*.

## 2. L'éclatement de l'espace ouvrier

Chombart explore les rapports entre *l'habiter* ouvrier et les nouveaux espaces urbains dans la perspective de l'acculturation. Cette acculturation intervient à toutes les échelles. Il examine l'impact sur les modes de vie des appartements aux agencements « modernes ». Les ouvriers découvrent la dissociation de la cuisine et de la salle à manger, les chambres séparées, la lumière et l'eau courante, le vide-ordures et la buanderie, les problèmes d'insonorisation, les surfaces insuffisantes... D'importantes transformations de *l'habiter* ouvrier interviennent aussi dans les espaces du voisinage de la cage d'escalier, de l'immeuble ou de la

cit. Chombart note que l'espace public de proximité, au lieu de réunir les habitants d'une même cité, repousse chacun chez soi. « Rapprocher des ménages dont les niveaux de vie sont trop différents aboutit à donner à ces ménages des raisons plus précises de s'opposer les uns aux autres [...] Malgré beaucoup d'affirmations officielles, il ne fallait pas être grand clerc pour supposer que les rapprochements n'aboutiraient pas aux objectifs prévus. Les paradis terrestres ne se créent pas de toutes pièces avec de bonnes intentions.<sup>6</sup> » Enfin, les ouvriers sont contraints de pratiquer des espaces lointains qu'ils fréquentaient peu jusqu'alors. Les derniers quartiers ouvriers, où coexistaient travail et habitation, sont défaits. Les ouvriers logés dans les grands ensembles de périphérie doivent consacrer, pour la première fois de leur histoire, un temps important aux allers-retours domicile-travail.

L'espace ouvrier est reconfiguré. La vie quotidienne doit s'organiser à l'échelle de l'agglomération tout entière. Les ouvriers ne parviennent plus à s'approprier la proximité qui fait l'objet de conflits sociaux avec les voisins de catégories sociales supérieures. L'espace privé se présente comme un « moule » forçant les habitants à adopter de nouvelles pratiques.

Vers la fin des années 1970, Chombart dresse un sombre constat. La ville des trente glorieuses n'est pas le laboratoire de l'innovation sociale qu'il espérait. Son édification brutale a donné lieu à une déculturation de la classe ouvrière. La désintégration de sa culture fait éclater la population en deux sous-groupes. Le premier, minoritaire, verse dans les difficultés sociales et psychiques – on dirait aujourd'hui la précarité. Le second recompose son *habiter* qui n'a plus de spécificité ouvrière mais participe, plus globalement, d'un *habiter* populaire.

## 3. Le citadin, opérateur de totalité de la ville

Au fil de *Poétique de la ville*, Pierre Sansot identifie des formes élémentaires à travers lesquelles le citadin appréhende la ville et, ce faisant, la construit en retour. Ces formes sont ces « objets pilotes, [ces] hauts lieux qui, dans la ville possèdent le même éclat spontané que le cœur de la forêt, la grotte ou le sommet de la montagne.<sup>7</sup> » La prostituée est un de ces objets pilotes, emblématique en ce qu'elle incarne les éléments constitutifs de la ville dans son ensemble : l'anonymat, le crime, l'échange marchand et l'artifice. Emblématique est également le clochard qui condense la pénombre, les impasses et les ruelles mystérieuses. Sansot identifie un large spectre de ces figures qui sont aussi bien des lieux (la gare), des personnages, des moments

<sup>6</sup> Chombart de Lauwe P.-H. (dir.), *Famille et habitation*. Tome II : sciences humaines et conceptions de l'habitation, Paris, Ed. du CNRS, 1960, p. 15

<sup>7</sup> Sansot, op. cit., p. 298

(l'arrivée sous la pluie dans une petite ville ou un départ à l'aube), des manières d'être et des sensations (la dérive de l'homme traqué)...

La contribution de Sansot à la problématique de *l'habiter* tient à sa manière de composer les formes élémentaires de l'expérience urbaine. Le premier élément pris en compte est celui des espaces eux-mêmes, dans leur matérialité. La figure de la gare n'est rien sans la gare dans son architecture, ses agencements intérieurs, la position qu'elle occupe dans la ville. Sansot n'est pas un subjectiviste ; au contraire, il revendique une « approche objectale de la ville [qui consiste à] aller des lieux à l'homme.<sup>8</sup> » Les formes élémentaires de l'expérience urbaine articulent ensuite des représentations, des images qui se constituent et se transforment au long d'un processus historico-culturel : représentations de la gare, du faubourg, du boulevard, du Prisunic, etc. C'est en fait l'imaginaire qui est évoqué et revêtu une importance cruciale dans les expériences urbaines. Un troisième élément est l'ensemble des sensations et des perceptions du citadin lorsqu'il use des lieux. La ville, dit Sansot, « vient à l'être dans une explosion de couleurs, de sons, d'odeurs »<sup>9</sup>, autant de vecteurs d'une imprégnation réciproque entre l'espace et ses usagers, dans le plus ténu et le plus incorporé de la relation. Si la « rue fréquentée » diffère de la « rue passante », c'est que les perceptions, les sensations ne sont pas les mêmes d'un lieu à l'autre. Dernier composant des formes élémentaires de l'expérience urbaine : la langue et les mots. Les mots sont des catégories culturelles qui ont une portée complexe : « les mots n'ont pas surgi au hasard, ils font partie des lieux.<sup>10</sup> » Les mots de « bistro », « café » et « drugstore » renvoient à des choses bien différentes que n'épuiserait pas une catégorie « lieux de rencontre, de repos et de désaltération ».

Les espaces, l'imaginaire, les sens et les mots. Quelle est l'instance où s'effectue leur combinaison ? Le vécu. Pour qu'une figure urbaine existe véritablement, il faut que ces éléments soient co-présents, ce qui n'advient que dans l'usage concret du citadin, opérateur de la totalité de la ville : « l'espace n'est jamais donné, il est toujours à parcourir. Et une ville, plus que toute autre réalité sensible, se défait quand nous n'en assurons pas la synthèse.<sup>11</sup> »

#### 4. La langue du cheminement

Comme Pierre Sansot, Jean-François Augoyard saisit sur le vif les mécanismes sensibles de l'appropriation des espaces. Ces logiques se déploient dans un registre du non-dit, elles sont

presque insaisissables, au point que la ville, dans sa réalité immédiate, est « un objet dérobé.<sup>12</sup> » C'est sur ce point que Augoyard construit sa démarche d'élaboration des catégories d'analyse qui permettent de rendre palpable et tangible le cheminement des citadins dans leurs espaces de vie quotidiens les plus proches, ceux du quartier d'habitation. Pourquoi le choix d'explorer les cheminements ? Parce que « l'acte d'habiter progressivement un espace bâti se constitue à travers le rythme patient des cheminements.<sup>13</sup> » L'espace n'existe que quand on le parcourt. L'espace sans le cheminement, comme le langage sans la langue, n'est rien d'autre « qu'un amas confus de choses hétéroclites sans lien entre elles » dit Augoyard empruntant à Ferdinand de Saussure<sup>14</sup>. C'est par le cheminement de l'individu que l'espace s'ordonne, émerge du désordre et prend du sens.

L'enquête est conduite auprès des habitants du quartier l'Arlequin à Grenoble (10 000 habitants) dont la construction est engagée, en 1963, avec le projet d'une architecture différenciante : pas de barres ni de tours mais des espaces complexes, de hauteur décroissante, en ligne brisée les uns par rapport aux autres et habillés de façades polychromes (d'où le nom de l'Arlequin) ; l'ensemble est bâti autour d'un parc.

Augoyard repère les figures structurelles du cheminement, que tous les habitants du quartier sont susceptibles de pratiquer à un moment ou à un autre. Evoquons quelques exemples : la pratique des chemins sauvages, quand on « coupe » ; les variations du trajet « pour le plaisir » ou pour éviter la lassitude de passer toujours par le même endroit ; la bifurcation quand, selon les cas et les moments, on prend plutôt par là ou par là. Les cheminements intègrent aussi le ressenti des espaces traversés ; un même espace peut être perçu de manière différente selon les moments et cette perception va conditionner le déplacement : le jour, on empruntera un passage qui sera évité la nuit.

A côté de l'identification des règles formelles des cheminements, Jean-François Augoyard formule les différentes règles du code d'appropriation de l'espace à partir des cheminements. Nous ne pouvons à nouveau que donner de brefs éclairages. La règle 3, par exemple, énonce que l'appropriation est fluide, changeante au fil du temps : en été, le chez soi s'élargit et il se rétrécit en hiver. La règle 6 établit que l'appropriation mobilise les registres de l'audible, du sensible et de l'imaginable autant que du visible. Les odeurs participent du rapport aux lieux (ça sent le pain !) ; les bruits d'une école ou d'une usine

<sup>8</sup> Sansot, op. cit., p. 24

<sup>9</sup> Paquot, op. cit., p. 7

<sup>10</sup> Sansot, op. cit., p. 21

<sup>11</sup> Sansot, op. cit., p. 297

<sup>12</sup> Augoyard, op. cit., p. 11

<sup>13</sup> Augoyard, op. cit., p. 20

<sup>14</sup> Augoyard, op. cit., p. 30

transforment les espaces ; la nature des revêtements de sol (macadam, pelouse, béton) oriente la pratique du lieu, etc.

Jean-François Augoyard montre ainsi le caractère discret, presque souterrain, des processus d'appropriation de l'espace. Ces pratiques ne sont pas aléatoires mais ordonnées, régies par des principes stables et énonçables. Les modes d'appropriation ne sont pas déterminés uniquement par les espaces physiques dans lesquels ils se déploient. Ainsi architectes et urbanistes ne peuvent pas prévoir comment seront effectivement utilisés les espaces qu'ils dessinent : une course destinée aux piétons sera systématiquement évitée ; une agora n'accueillera jamais aucune discussion mais simplement des jeux d'enfants, etc. Les espaces conçus sont toujours subvertis par les habitants.

## 5. Les formes invisibles du quartier

Pierre Mayol s'intéresse à un autre type de quartier populaire, celui de la Croix-Rousse à Lyon, de haute tradition ouvrière. Il y mène une enquête ethnographique explorant les interrelations entre les lieux, les relations sociales et les fonctionnements familiaux. Le point de départ de son travail, inscrit dans l'entreprise partagée avec Michel de Certeau, Luce Giard et Pierre Mayol sur *L'invention du quotidien*<sup>15</sup> est d'établir combien les espaces et les gestes de la vie quotidienne échappent aux fonctionnements institutionnels, politiques et économiques, en créant leurs propres espaces d'autonomie. Dans cette perspective, Certeau et Giard explorent la lecture et les manières de cuisiner ; Pierre Mayol investigate *l'habiter* du quartier comme espace d'autonomie populaire.

Comme Sansot et Augoyard, Mayol met au jour des formes hybrides, des réalités socio-spatiales emmêlées à tel point que social et spatial sont indissociables empiriquement et analytiquement. Le quartier populaire est un entrelacs de lieux et d'espaces, de réseaux sociaux, de façons de parler, de sensations et de perceptions, de pratiques collectives, individuelles et intimes, toutes profondément incorporées dans des manières d'être et de penser.

Mayol livre une analyse des pratiques sociales des habitants du quartier et identifie quelques-unes des règles de leur sociabilité, notamment la fidélité (aux commerçants par exemple), la pudeur, la convenance... Le quartier est cet espace où chacun, évoluant sous le regard d'un autre connu, doit produire un comportement régulé et « [renoncer] à l'anarchie des pulsions

individuelles.<sup>16</sup> » Mais cette régulation intersubjective n'instaure pas pour autant un espace communautaire car les habitants du quartier ont ailleurs d'autres ancrages, d'autres participations sociales. Le quartier n'est pas coupé, fermé mais au contraire traversé par les autres liens sociaux que ses membres entretiennent.

Mayol insiste sur l'importance du corps dans la régulation sociale du quartier. Comme les règles du cheminement chez Augoyard, les règles du corps sont invisibles à qui ne sait quoi observer précisément. Ce sont des postures discrètes aux yeux mêmes de ceux qui les adoptent, les habitants. Manière de s'habiller, d'afficher et de dire en public l'appétit, la santé ou la maladie, la communication corporelle est un code majeur du quartier. Une dimension a une importance spéciale, celle qui régit les rapports entre les sexes, la sexualité non déclarée, partie prenante d'un lien subtil à travers la gamme de ce que les habitants peuvent dire et ne pas dire, peuvent n'exprimer que par allusions, mimiques, contournements, peuvent évoquer dans certaines circonstances et pas dans d'autres...

Avec Mayol, nous retrouvons l'idée d'un espace populaire presque clandestin, d'un accès difficile à « l'étranger ». Dès lors que le territoire est défini par des densités de réseaux sociaux, les frontières sont floues et seuls les initiés peuvent les tracer. La temporalité de la vie quotidienne est aussi difficile à cerner, tissée au fil des répétitions des mêmes trajets, des mêmes lieux, des mêmes rencontres, des mêmes rites. Les pratiques sociales cruciales, celles du corps, sont rétives à la saisie objectiviste. Au final, Mayol tempère les ardeurs de ceux qui, à la même période, veulent « créer des quartiers » de toutes pièces. « Comment, demande-t-il, produire ces formes subtiles avec des bulldozers ? »

## 6. La construction émotionnelle de l'espace personnel

Les psychosociologues étudient l'appropriation du logement et la construction de l'espace personnel dans un cadre d'analyse où s'articule la personnalité psychique des individus dans ses dimensions les plus intériorisées et les appartenances sociales des populations. Au fil de différentes recherches, Jacqueline Palmade, Françoise Lugassy et Françoise Couchard<sup>17</sup> investiguent plusieurs lieux d'habitation populaire : des ZUP à Rouen, à Colomiers, la ville nouvelle du Vaudreuil, des logements de Cergy-Pontoise et l'immeuble Danielle-Casanova à Ivry sur Seine.

<sup>15</sup> Certeau (de) M., *L'invention du quotidien*, tome 1 : l'art de faire, Paris, UGE, 1980 ; Mayol P., « Habiter », Giard L. et Mayol P. *L'invention du quotidien*, tome 2 : habiter, cuisiner, Paris, UGE, 1980, pp. 11-146.

<sup>16</sup> Mayol P., « Habiter », Giard L. et Mayol P., op. cit., pp. 11-146, p. 15

<sup>17</sup> Palmade J., Lugassy F. et Couchard F., *Contribution à une psychosociologie de l'espace urbain. La dialectique du logement et de son environnement. Etude exploratoire*, Copedith, 1970.

Ces chercheuses montrent que la relation des individus à l'espace est fondée autant sur leur histoire psychique et leur personnalité profonde que sur les caractéristiques « objectives » des espaces. L'appropriation d'un logement ou d'un espace dépend de son interprétation, le plus souvent inconsciente, par l'individu en fonction de catégories mentales construites dans le passé et ayant en lui une forte tonalité affective. Rien ne peut être défini a priori en matière d'espace. Dans cette dynamique, le logement a un rôle extrêmement particulier. Il est vécu comme l'enveloppe matérielle de l'individu, abritant son passé, son présent et l'avenir tel qu'il l'imagine. Mais l'environnement tout entier est appréhendé de la même manière, qu'il s'agisse de la cage d'escalier, du pied de l'immeuble, du quartier, de la ville tout entière. Ainsi, l'espace du moi n'est pas limité au corps. Il peut s'incarner dans d'autres lieux, au premier chef le logement, mais aussi l'environnement dans toute sa diversité.

A partir du moment où le rapport à l'espace est émotionnel, inscrit dans les strates de l'inconscient et de l'imaginaire, il est hautement individualisé. Le psychisme dispose d'une extraordinaire capacité à réorganiser, qualifier, redécouper le donné matériel. Cela vaut pour le logement. Il n'y a pas de déterminisme des grands ensembles. Certains habitants ne parviennent pas à s'approprier leurs appartements mais d'autres entretiennent avec le même type d'espace des relations gratifiantes. Le psychisme réorganise aussi l'espace public. Celui qui n'aime pas marcher dans une ville déserte y projette des images de la même rue à un moment où elle est animée ; quelqu'un qui est gêné par la foule va « l'effacer » mentalement lorsqu'il est contraint de circuler dans un espace peuplé.

Bien sûr, les espaces définis par les opérateurs publics imposent plus ou moins une « grammaire » de l'espace partagé, qui oriente les comportements de chacun. Mais, au fil de leurs travaux, Jacqueline Palmade et ses collègues mettent en évidence un registre de construction des espaces personnels qui échappe à la rationalité urbanistique. Quand Françoise Lugassy demande « vivons-nous dans un espace euclidien objectivable de façon semblable par tous et relativement conforme à celui sur lequel réfléchissent les urbanistes, les aménageurs, les ingénieurs ? La réponse est catégoriquement : non.<sup>18</sup> ». Il n'y a pas de vécu uniforme des espaces. Ceux-ci sont appréhendés et agencés dans des configurations personnelles. L'écriture urbanistique de la ville a son efficacité. Les modes d'appropriation de l'espace des habitants ont eux aussi leurs propres logiques. Entre ces deux

plans, il existe des superpositions mais aussi des décalages, des combinaisons innombrables et complexes.

## Conclusion

La problématique urbaine dominante des années 1960 et 1970 consiste en une analyse de la manière dont la société produit ses espaces. Le regard porte sur les collectifs, dans leurs dimensions souvent institutionnelles, et sur leurs actions de façonnage de l'espace, qui n'est en définitive qu'une « matière » manipulée. La problématique de *l'habiter* ouvre une nouvelle voie. Ses sociologues remettent en cause la coupure objectiviste entre les espaces et les hommes. Leurs regards portent au niveau de la relation de codéfinition de l'individu et de ses espaces quotidiens, définis dans les registres matériels et discursifs, idéels et perceptifs. Ces chercheurs font aussi la démonstration selon laquelle une grande part de ce qui constitue la ville est invisible, immatérielle. Les parlars singuliers, les ambiances, les rythmes, les codes sociaux, toutes choses qui échappent en nature à la programmation et à l'action rationnelle.

Henri Lefebvre estimait que « plus un espace est fonctionnalisé, plus il est dominé par les "agents" qui l'ont manipulé en le rendant unifonctionnel, moins il se prête à l'appropriation.<sup>19</sup> » Les sociologues de l'habiter apportent la preuve du contraire. Nonobstant les dispositifs de domination économique, de minorité politique, de contrainte urbanistique, les habitants populaires parviennent à s'approprier leurs espaces de vie et à se construire à travers eux individuellement et collectivement – ce qui n'empêche pas par ailleurs l'émergence sur les mêmes territoires de problèmes sociaux divers.

Ces territoires appropriés ne sont pas pris à ceux qu'aménage l'urbanisme. L'habitant ne se situe pas dans un affrontement aux pouvoirs publics, dans une relation de lutte pour les territoires. Le rapport entre les deux catégories d'acteurs est une affaire de « profondeur ». L'urbaniste, et avec lui les pouvoirs publics et privés, interviennent sur la ville dans des registres institutionnels, formels, énonçables, visibles. Les habitants habitent la ville à travers des expériences souvent invisibles et difficiles à formuler ou du moins supposant, pour y parvenir, une attention particulière. Ces expériences ont leur ordre, leur logique propre, à rechercher du côté non des règles de l'action publique, du fonctionnement des marchés ou des objectifs de l'Etat, mais du côté des structures

---

<sup>18</sup> Lugassy F., « Evolution actuelle des relations à l'espace. Théorie biopsychosocio-génétique à l'espace », Bulletin de psychologie, tome XL, n°380, 1987, p. 503-512, p. 505

---

<sup>19</sup> Lefebvre H., La production de l'espace, Anthropos, 1974, p. 411

de l'imaginaire, des processus psychiques de rapport aux espaces et des codes sociaux du quartier.

La problématique de *l'habiter* aboutit à la dissociation de deux pratiques urbaines que l'on croyait liées, celle des aménageurs concevant et organisant les espaces et celle des habitants qui viendraient se fondre dans le « décor » prévu pour eux. C'est cette continuité supposée entre aménageurs et habitants qui donnait sa portée aux théories sur la ville des dominations. Le résultat auquel parviennent les sociologues de *l'habiter* est différent. La ville invisible des habitants échappe sans cesse aux urbanistes. La ville des urbanistes, à peine construite, est déjà redéfinie, recomposée à travers les logiques psychosociales de l'appropriation, les expériences urbaines. *L'habiter* est subversif.

## Bibliographie

Augoyard J.- F., *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Le Seuil, 1979.

Certeau (de) M., *L'invention du quotidien. Tome I : arts de faire*, Paris, UGE, 1980.

Chombart de Lauwe P.-H., *Paris et l'agglomération parisienne*, Paris, PUF, 1952

Chombart de Lauwe P.-H. (dir.), *Famille et habitation. Tome II : sciences humaines et conceptions de l'habitation*, Paris, Ed. du CNRS, 1960.

Mayol P., « Habiter », Giard L. et Mayol P. *L'invention du quotidien, tome 2 : habiter, cuisiner*, Paris, UGE, 1980, p. 11-146.

Lefebvre H., *La production de l'espace*, Anthropos, 1974.

Lefebvre H., *Critique de la vie quotidienne. Tome III : de la modernité au modernisme (pour une métaphilosophie du quotidien)*, Paris, L'Arche, 1981.

Lugassy F., « Evolution actuelle des relations à l'espace. Théorie bio-psycho-socio-génétique à l'espace », *Bulletin de psychologie*, tome XL, n°380, 1987, p. 503-512.

Sansot P., *Poétique de la ville*, Payot, 2004. [1<sup>ère</sup> édition : 1971]

Paquot T., « Entretien avec Pierre Sansot », *Urbanisme*, n°290, 1996, p. 6-12.

Palmade J., Lugassy F. et Couchard F., *Contribution à une psychosociologie de l'espace urbain. La dialectique du logement et de son environnement. Etude exploratoire*, 1970, Copedith.

